

Les racines se tordent avec le ver – le passage au tamis de l'horloge va de pair avec le cœur du moineau. Entre branche et flèche – le mot méconnaît son nid, et la graine, secouée par des eaux plus naturelles, n'avouera pas. Seul l'œuf gravite.

PAUL AUSTER

DISPARITIONS

traduit de l'américain par Danièle Robert

Dans l'eau – mon absence dans l'aridité.
Une fleur. Une fleur qui définit l'air. Dans
la profondeur du puits, ton corps est fusée.
L'écorce ne suffit pas. Elle roule des
échardees en surnombre, elle échangera [...]

ACTES SUD
Extrait de la publication

“POÉSIE”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un entretien accordé en 1987 au critique américain Joseph Mallia, Paul Auster déclarait : “Toute mon œuvre est d’une seule pièce, et le passage à la prose n’a été que la dernière étape d’une évolution lente et naturelle.” Les poèmes ici rassemblés, composés dans les années 1970, témoignent de la période durant laquelle il a exploré et approfondi tous les aspects de cette parole initiale qu’est la poésie.

Fondatrice, mettant au jour les thèmes et les obsessions qui formeront la trame de sa vision romanesque, l’œuvre poétique de Paul Auster est essentielle à la compréhension de cet univers si singulier dans la fiction contemporaine, à la saisie de ses fulgurances, de ses déchirements et de ses interrogations.

PAUL AUSTER

Paul Auster vit à Brooklyn. Son œuvre traduite dans le monde entier est publiée en France par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

Trilogie new-yorkaise :

– vol. 1 : *Cité de verre*, 1987 ;

– vol. 2 : *Revenants*, 1988 ;

– vol. 3 : *La Chambre dérobée*, 1988 ; Babel n° 32.

L'Invention de la solitude, 1988 ; Babel n° 41.

Le Voyage d'Anna Blume, 1989 ; Babel n° 60.

Moon Palace, 1990 ; Babel n° 68.

La Musique du hasard, 1991 ; Babel n° 83.

Le Conte de Noël d'Auggie Wren, hors commerce, 1991.

L'Art de la faim, 1992.

Le Carnet rouge, 1993.

Le Carnet rouge / L'Art de la faim, Babel n° 133.

Léviathan, 1993 ; Babel n° 106.

Disparitions, coédition Unes / Actes Sud, 1994.

Mr Vertigo, 1994 ; Babel n° 163.

Smoke / Brooklyn Boogie, 1995 ; Babel n° 255.

Le Diable par la queue, 1996 ; Babel n° 379.

La Solitude du labyrinthe (entretien avec Gérard de Cortanze),
1997 ; Babel n° 662, édition augmentée.

Lulu on the bridge, 1998 ; Babel n° 753.

Tombouctou, 1999 (coéd. Leméac) ; Babel n° 460.

Laurel et Hardy vont au paradis suivi de *Black-Out* et
Cache-Cache, Actes Sud-Papiers, 2000.

Le Livre des illusions (coéd. Leméac), 2002 ; Babel n° 591.

Constat d'accident (coéd. Leméac), 2003 ; Babel n° 630.

L'Histoire de la machine à écrire (avec Sam Messer), 2003.

La Nuit de l'oracle (coéd. Leméac), 2004 ; Babel n° 720.

Brooklyn Follies (coéd. Leméac), 2005 ; Babel n° 785.

Dans le scriptorium (coéd. Leméac), 2007.

La Vie intérieure de Martin Frost (coéd. Leméac), 2007.

En collection Thesaurus :

Œuvre romanesque, t. I, 1996.

Œuvre romanesque et autres textes, t. II, 1999.

Titre original :

Disappearances

Editeur original :

The Overlook Press, New York

© Paul Auster, 1987

© Editions Unes / ACTES SUD, 1994

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02119-1

PAUL AUSTER

DISPARITIONS

traduit de l'américain par Danièle Robert

ACTES SUD

Extrait de la publication

RAYONS
(1970)

Les racines se tordent avec le ver – le passage au tamis
de l'horloge va de pair avec le cœur du moineau.
Entre branche et flèche – le mot
méconnaît son nid, et la graine, secouée
par des eaux plus naturelles, n'avouera pas.
Seul l'œuf gravite.

*

Dans l'eau – mon absence dans l'aridité. Une fleur.
Une fleur qui définit l'air.
Dans la profondeur du puits, ton corps est fusée.

*

L'écorce ne suffit pas. Elle roule
des échardes en surnombre, elle échangera
le moellon contre la sève,
le sang contre le tourbillon des vannes,
tandis que la feuille est picorée, tavelée

d'air, et combien de temps encore, ridée
ou enroulée, entre chien et loup,
pendant combien de temps risquera-t-elle
la hache pour se repaître de son avantage ?

*

Rien n'arrose le tronc, la pierre ne laisse rien perdre.
La parole ne saurait paver le marais,
et ainsi tu dances pour un silence plus éclatant.
La lumière coupe la vague, baisse, camoufle –
le vent claque, devient foudre.
Je te nomme désert.

*

Les pioches jonchent la carrière – marques érodées
qui ne pouvaient déchiffrer le message.
La querelle a déchaîné son alphabet,
et les pierres, dans le carcan de la trahison,
ont appris par cœur la défaite.

*

Ivre, la blancheur concentre sa force,
quand tu dors, ivre de soleil, comme une graine
qui retient son souffle
sous la terre. Rêver dans la chaleur

toute chaleur
qui infeste l'équilibre
d'une main, qui fait germer
le miracle de la sécheresse...
En chaque lieu que tu as quitté
les loups sont exaspérés
par les feuilles qui s'obstinent à se taire.
Mourir. Accueillir les loups rouges
qui grattent aux portes : page
hurlante – ou bien tu dors, et le soleil
n'aura jamais de fin.
Le vert règne là où respirent les graines noires.

*

La fleur est rouge, perchée
où les racines se fendent, dans l'anfractuosité
d'une tour, suçant sa maigre pitance,
et retenant le sortilège
qui soude le pas au mot
et lie la langue à ses fautes.
La fleur sera rouge
quand le premier mot déchirera la page,
s'épanouira dans la fange, prendra la couleur
d'un bec blessé, quand le moineau
sera taché de sang, et s'envolera d'une terre
unique dans la cloche.

*

Entre le moineau et l'oiseau sans nom :
sa proie.

La lumière s'échappe par l'interstice.

*

Chaque transe pâlit dans le moyeu, le furtif
équinoxe des noms : cliquet
se mettant en travers du rochet –
ciels discordants qui englobent
cet austère commerce avec le vent.
Accalmies réparatrices. Mais des rafales nourrissent
le hasard : souffle, efflorescence, tandis que la roue creuse
son écrit dans la terre. Rebondis
sur tes pieds. Les yeux veillent sur le sol
dans la fraîcheur des soleils mourants. La chanson
est dans le pas.

*

Incandescence à la lisière
d'un ciel bas – la lumière-nid non dévorée
décline vers le minimum vital : du moineau
à l'oiseau sans nom, la distance
est la proie – fumée
qui atténue les braises, contrairement à la secte

d'ailes, où tu palpites, fumée épouse
du rougeoiement – dans la mémoire du moineau
cela parachève le sommeil des nuages.

*

Voir est cette autre torture, expiée
dans la douleur d'être vu : le dit,
le vu, enfermés dans le refus
de parler, et la semence d'une voix unique,
ensevelie dans une pierre au hasard.
Mes mensonges jamais ne furent miens.

*

Dans le moyeu la coquille implose,
survit comme un jeu de mots de terreau et rocaille,
se dressant tel un bâton, pour envahir, chasser
le bavardage qui emplissait son corps
pour jaillir, attendre les coups
à venir – ville en germe, de fait, non surgie, même hors
de la ville. Va-t'en. La roue
fut une tromperie. Elle ne peut tourner.

*

L'œuf limite le renoncement, ne peut
vibrer dans la résonance d'un autre, dans le moindre

martèlement, avant que la plainte n'incise
son cours, et que l'œil ne dissipe
le subterfuge d'un faisceau plus long.
Elevé au rang de discours, il porte en lui
sa propre naissance, et s'il se brise,
salue sa chute et sa contradiction.
Ta terre sera toujours loin.